



HAL
open science

RAPPORTS DE RACISATION, DE CLASSE, DE SEXE

Roland Pfefferkorn

► **To cite this version:**

Roland Pfefferkorn. RAPPORTS DE RACISATION, DE CLASSE, DE SEXE. Migrations Société, 2011, Migrations, racismes, résistances, 23 (133), pp.193-207. hal-01285076

HAL Id: hal-01285076

<https://hal.science/hal-01285076>

Submitted on 8 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



RAPPORTS DE RACISATION, DE CLASSE, DE SEXE...

Roland PFEFFERKORN *

Dans la présente contribution, notre propos vise principalement à souligner l'intérêt du concept de rapport social¹ — notamment par rapport à la notion molle et passe-partout de lien social — et la nécessité d'articuler les différents rapports sociaux, en premier lieu les *rapports de classe* et les *rapports de sexe*, sans oublier cependant les *rapports de génération* et, davantage encore, les *rapports ethniques*, ou plus précisément, les *rapports de "race"* ou de *racisation*.

Par le mot "race", nous renvoyons à la construction théorique maintenant classique de Colette Guillaumin, énoncée dès 1972². Dans sa perspective ce n'est pas la "race" qui est à l'origine du racisme, mais bien le racisme qui produit la "race". L'intérêt du néologisme *racisation* tient précisément au fait qu'il permet d'insister sur cette production sociale de la "race" et sur sa dimension dynamique. La "race", en effet, n'est pas un préalable au rapport social, mais bien son *produit*. Autrement dit, pour reprendre les termes de Véronique De Rudder, « *c'est le racisme qui précède la race, l'invente et la fait exister socialement* »³.

Il s'agit donc dans cette perspective de s'intéresser au caractère socialement construit — ou, mieux, produit — de la "race", en tant donc qu'invention sociale, historique, économique et politique. En aucun cas, bien sûr, il n'est question de renvoyer à une réalité biologique. Ce cadre conduit ainsi à étudier la façon dont ce rapport social produit à partir de la couleur de peau ou d'autres caractéristiques phénotypiques des marqueurs sociaux ou des "signaux immuables" par lesquels s'opèrent des pro-

* Professeur de sociologie, Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe (CNRS - Université de Strasbourg).

1. Cf. PFEFFERKORN, Roland, *Inégalités et rapports sociaux : rapports de classe, rapports de sexe*, Paris : Éd. La Dispute, 2007, 412 p. Pour une critique de la notion de lien social, voir notamment les pages 9-12 et 120-141. Nous remercions Daniel Bertaux et Catherine Delcroix pour les commentaires apportés à une version antérieure de ce texte.

2. Cf. GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste : genèse et langage actuel*, Paris : Éd. Gallimard, 2002, 378 p. [1^{re} éd. 1972].

3. DE RUDDER, Véronique, "Race", in : SIMON, Pierre-Jean (sous la direction de), *Vocabulaire historique et critique des relations interethniques*, Paris : Éd. L'Harmattan, 1996.

cessus de catégorisation et de hiérarchisation. Ce sont les phénomènes de racisation ainsi que les pratiques et vécus tant des racisant-e-s que des racisé-e-s qui doivent être au centre des questionnements⁴.

Privilégier systématiquement le terme “ethnie”, ou celui d’“ethnicité”, ne suffit pas pour sortir de l’impasse à laquelle conduisent l’essentialisation et la réduction des individus et des groupes à une ou quelques-unes de leurs caractéristiques essentialisées⁵, qu’il s’agisse de traits biologiques ou de traits culturels naturalisés, d’autant que ces processus s’accompagnent de représentations opposant un monde *blanc*, supposé seul créateur d’historicité et projeté vers l’avenir, et des sociétés *non blanches*, tribales, ou du moins traditionnelles, imaginées comme figées dans la répétition de leur passé. La production des ethnicités africaines à travers les politiques coloniales et l’usage qui en découle des termes “ethnie” ou “tribu” imposait de ce point de vue un examen critique. Georges Balandier, Jean Copans, Maurice Godelier ou plus récemment Jean-Loup Amselle et Elikia M’Bokolo ont contribué à déconstruire ces visions profondément européo-centrées⁶. Parler exclusivement de rapports ethniques qui, en principe, mettent l’accent sur les différences culturelles ne fait donc que déplacer une perspective ethnocentrée qui infériorise et naturalise les peuples colonisés et leurs descendants, d’autant plus que la référence à des ethnies renvoie souvent, mais de manière euphémisée, à des “races”. Alors autant prendre le taureau par les cornes et essayons de penser le racisme, la “race” et les *rapports de racisation*, dans lesquels certains groupes sont racisés et d’autres mettent en œuvre des logiques racisantes.

Pour donner toute son intelligibilité à chacun des rapports sociaux et mieux rendre compte de la complexité du social il est nécessaire aussi de penser l’ensemble de ces rapports entremêlés. Il s’agira notamment ici de proposer une définition du concept de rapports sociaux et d’en souligner l’originalité et l’intérêt, notamment quand il a été mobilisé pour penser les rapports de sexe. En effet, dès le départ le concept de rapports sociaux de sexe a été conçu en articulation étroite avec les rapports de classe. Plus largement, qu’il s’agisse des rapports de classe,

4. Voir aussi MATAS, Juan ; PFEFFERKORN, Roland (numéro coordonné par), “Racisme, race et sciences sociales”, *Raison Présente*, n° 174, 2^e trimestre 2010, pp. 1-115.

5. Être défini ou nous définir par une seule de nos caractéristiques (la couleur de peau, la religion, la nationalité, etc.) est non seulement réducteur, mais contraire à la réalité, hier comme aujourd’hui.

6. Cf. AMSELLE, Jean-Loup ; M’BOKOLO, Elikia (sous la direction de), *Au cœur de l’ethnie : ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris : Éd. La Découverte, 1985, 225 p. ; BALANDIER, Georges, *Afrique ambiguë*, Paris : Presses Pocket, 1983, 379 p. (1^{re} éd. 1957) ; COPANS, Jean, *Critiques et politiques de l’anthropologie*, Paris : Éd. Maspéro, 1974, 152 p. ; GODELIER, Maurice, *Horizons, trajets marxistes en anthropologie*, Paris : Éd. Maspéro, 1973, 395 p.

des rapports de sexe, des rapports de génération ou des rapports de racisation, aucun de ces rapports sociaux n'existe à l'état pur dans le monde social : chacun d'entre eux imprime sa marque sur les autres rapports sociaux et, de même inversement, est largement imprégné par les autres⁷. Autrement dit, il s'agira bien d'insister sur la nécessité de penser l'articulation de l'ensemble des rapports sociaux et non de proposer une lecture du monde social univoque dans laquelle au bout du compte certains auteurs ou courants masquent les rapports de classe, d'autres ignorent les rapports de sexe et d'autres encore se refusent à prendre en compte les rapports de "race" ou de racisation.

Qu'est-ce qu'un rapport social ?

L'absence de l'entrée "rapport social" ou "rapports sociaux" dans de nombreux dictionnaires de sociologie ou de sciences sociales ne manque pas de surprendre⁸. Pourtant, le concept de *rapport social* comme paradigme de l'intelligibilité de la réalité sociale permet d'éviter la plupart des apories communes aux modèles épistémologiques les plus courants dans le domaine des sciences sociales. Selon Danièle Kergoat, le rapport social est une tension qui traverse le champ social et qui érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes sociaux aux intérêts antagoniques : « *Le rapport social peut être assimilé à une tension qui traverse la société ; cette tension se cristallise peu à peu en enjeux autour desquels, pour produire de la société, pour la reproduire ou "pour inventer de nouvelles façons de penser et d'agir", les êtres humains sont en confrontation permanente. Ce sont ces enjeux qui sont constitutifs des groupes sociaux. Ces derniers ne sont pas donnés au départ, ils se créent autour de ces enjeux par la dynamique des groupes sociaux* »⁹.

Le travail et ses divisions — entre classes sociales, entre sexes, entre "races", etc. — et le partage des richesses produites sont des enjeux centraux autour desquels des groupes sociaux se sont constitués, notamment

7. Cf. PFEFFERKORN, Roland, *Inégalités et rapports sociaux*, op. cit., pp. 371-392.

8. Exemples : *Dictionnaire des sciences humaines. Anthropologie/Sociologie*, Paris : Éd. Nathan Université, 1994 ; *Dictionnaire de la sociologie*, Encyclopædia Universalis, Paris : Éd. Albin Michel, 1998 ; *Dictionnaire d'économie et des sciences sociales*, Paris : Éd. Nathan, 1993 ; *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2000. On trouve certes parfois l'entrée « *rapport de classe* » (*Dictionnaire de sociologie*, Paris : Éd. Hatier, 1995), ailleurs l'entrée « *rapports sociaux de sexes* » associée à celle de « *rapport salarial* » (*Dictionnaire de sociologie*, Paris : Éd. Armand Colin, 1995).

9. KERGOAT, Danièle, "Penser la différence des sexes : rapports sociaux et division du travail entre les sexes", in : MARUANI, Margaret (sous la direction de), *Femmes, genre et sociétés*, Paris : Éd. La Découverte, 2005, pp. 94-101 (voir p. 95).

les classes sociales ou les classes de sexe¹⁰. S'agissant plus particulièrement des rapports sociaux de sexe, toujours suivant Danièle Kergoat, outre « le travail (et la division du travail entre les sexes) », un second enjeu essentiel doit être pris en compte : « la procréation (le contrôle de la procréation) »¹¹.

En raison du caractère fondamental de ce qui est en jeu, tout rapport social est source à la fois de cohésion et de conflit : d'un côté il unit (ou lie) les sujets et groupements sociaux qu'il médiatise, il constitue un des éléments à partir desquels se constitue l'architecture de la société globale, mais de l'autre, selon des formes et des contenus à chaque fois spécifiques, tout rapport social est, au moins potentiellement, source de tensions et de conflits entre acteurs ou agents, individuels ou collectifs. En outre, l'articulation d'un rapport social avec d'autres rapports sociaux au sein de la totalité sociale et historique est en même temps source potentielle de nouvelles contradictions.

L'élément social, la réalité dernière à laquelle l'analyse doit s'arrêter, ce n'est donc pas l'individu (ou les individus) pris isolément, mais bien le rapport social dans le sens entendu plus haut (ou mieux les rapports sociaux et leur articulation). Un individu isolé est en effet une abstraction mentale. Marx remarquait déjà dans les *Grundrisse* (1857-1858) que « la société ne se compose pas d'individus, elle exprime la somme des relations, conditions, etc. dans lesquelles se trouvent ces individus les uns par rapport aux autres »¹².

En outre, tout en étant fortement contraignants, les rapports sociaux ne sont pas pour autant pétrifiés et immuables. Les êtres humains sont à la fois les agents et les acteurs de ces rapports. Les hommes et les femmes produisent ces rapports comme tels dans et par les actes mêmes par lesquels ils et elles les mettent en œuvre, en accomplissent les injonctions, dispositions, sollicitations et potentialités. Le processus de *totalisation* est toujours inachevé et contradictoire. Ces rapports sociaux intriqués ne sont en effet que partiellement cohérents et partiellement incohérents. En outre, les rétroactions — ou *effets de totalité* — de cette unité inachevée et contradictoire sur les rapports et processus partiels qui lui donnent nais-

10. Cf. KERGOAT, Danièle, "Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe", in : HIRATA, Helena ; LABORIE, Françoise ; LE DOARÉ, Hélène ; SENOTIER, Danièle (coordonné par), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris : Presses universitaires de France, 2000, pp. 35-44 (voir p. 39).

11. KERGOAT, Danièle, "Penser la différence des sexes : rapports sociaux et division du travail entre les sexes", art. cité, p. 96.

12. MARX, Karl, *Œuvres II, Économie*, Paris : Éd. Gallimard, 1968, 1 970 p., coll. La Pléiade (voir p. 281). De même qu'il notait dès 1845 : « L'essence humaine n'est pas quelque chose d'abstrait qui réside dans l'individu unique. Dans sa réalité effective, c'est l'ensemble des relations sociales » (6^e thèse sur Feuerbach). Voir MACHÉREY, Pierre, *Marx 1845 : les "thèses" sur Feuerbach. Traduction et commentaire*, Paris : Éd. Amsterdam, 2008, 237 p.

sance viennent encore complexifier les processus. Les rapports sociaux sont donc par définition mouvants. Ce sont cet inachèvement structurel, ces contradictions en permanence renouvelées et la relative incohérence des rapports sociaux qui contribuent aussi aux marges de liberté qui peuvent être saisies par les êtres humains, individuellement et collectivement, pour bousculer ces rapports. La même idée est exprimée ainsi par Xavier Dunezat : « Plus les rapports sociaux fondamentaux sont nombreux, autrement dit plus il existe de systèmes totaux de catégorisations concurrents, plus les contradictions se multiplient et plus les ambivalences surgissent, et consubstantiellement les possibles, et donc les chances de remise en cause d'un rapport social ou de plusieurs »¹³.

Sa réflexion s'inscrit ici dans la perspective ouverte par Danièle Kergoat, qui précise : « Mieux comprendre les rapports sociaux, leur intrication et les analyser, avoir une méthode pour les penser, c'est faire un pas vers leur possible dépassement ». Et pour enfoncer le clou, la sociologue d'ajouter : « Refuser de raisonner sur des entités figées [...], cela permet de remettre au centre de l'analyse le sujet politique (et non plus seulement des victimes des dominations) en prenant en compte toutes ses pratiques, ambivalentes et souvent ambiguës. C'est un effort pour penser — et donner une méthode pour penser — tant la pluralité des régimes de pouvoir que l'alchimie qui transforme, à plus ou moins long terme, cette domination pourtant intériorisée en pratiques de résistance. C'est donc une méthode pour détecter les germes d'utopie dans les situations présentes »¹⁴.

Enfin, il faut rappeler brièvement l'importante question de l'articulation de la situation objective (du groupe considéré : classe sociale, sexe social, génération, "race", etc.) et de la subjectivité — et de l'expérience vécue — des membres de ces différents groupes : dialectique-clé que nous ne creusons pas ici, mais qu'il faut garder en mémoire notamment dès lors qu'on souhaite échapper à une « compréhension fixiste centrée sur la reproduction incessante des rapports sociaux »¹⁵ et qu'on a la volonté de penser le changement social.

13. DUNEZAT, Xavier, *Chômage et action collective. Luttés dans la lutte. Mouvements de chômeurs et chômeuses de 1997-1998 en Bretagne et rapports sociaux de sexe*, thèse de doctorat en sociologie du travail, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, décembre 2004, 708 p. (voir p. 140).

14. KERGOAT, Danièle, "Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux", in : DORLIN, Elsa (sous la direction de) ; BIDEZ-MORDREL, Annie (avec la collaboration de), *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, p. 123.

15. DUNEZAT, Xavier ; GALERAND, Elsa, "Un regard sur le monde social", in : DUNEZAT, Xavier ; HEINEN, Jacqueline ; HIRATA, Helena ; PFEFFERKORN, Roland (coordonné par), *Travail et rapports sociaux de sexe. Rencontres autour de Danièle Kergoat*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2010, pp. 23-33 (voir p. 33).

Les rapports sociaux s'expriment sous des formes contrastées

La réalité sociale ne se présente jamais de manière univoque ou monolithique. Selon les espaces, les *champs* ou les *niveaux* considérés, les différents rapports sociaux peuvent s'exprimer sous des formes nettement contrastées. Nous prendrons ici l'exemple des rapports de générations contemporains pour le montrer. Ces rapports se déploient différemment selon qu'on les envisage dans l'espace familial ou au niveau de l'ensemble d'une société¹⁶. On peut observer un maintien, voire un renforcement des solidarités entre les *générations familiales*¹⁷, qui se manifeste notamment par un surcroît de mobilisation des parents (et des grands-parents) pour faire face aux difficultés grandissantes des jeunes à "entrer dans la vie", en particulier à s'insérer et à se stabiliser sur le marché du travail, mais aussi par une mobilisation grandissante des enfants (quand ils sont adultes) pour faire face aux problèmes posés par l'allongement de la durée de vie de leurs parents, plus particulièrement la multiplication des situations de dépendance au dernier âge de l'existence. Cette "solidarité" concerne cependant d'abord les femmes. Leur disponibilité, leur astreinte et leur sollicitude seront requises pour s'occuper tant des enfants que des parents à charge¹⁸. Et ce sont les femmes migrantes qui se retrouvent massivement investies dans ces activités¹⁹.

À l'opposé, les enquêtes et analyses menées sur les rapports entre *générations sociales* au niveau de l'ensemble de la société tendent à conclure à l'émergence d'un conflit (latent, sinon actuel) grandissant entre les générations, que ce soit par marché ou par État-providence interposés.

-
16. Cf. BIHR, Alain ; TANASAWA, Naoko (coordonné par), *Les rapports intergénérationnels en France et au Japon : étude comparative internationale*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2004, 229 p.
17. ATTIAS-DONFUT, Claudine (sous la direction de), *Les solidarités entre générations : vieillesse, familles, État...*, Paris : Éd. Nathan, 1995 352 p. ; LAUFER, Jacqueline ; SILVERA, Rachel (dossier coordonné par), "Femmes providentielles, enfants et parents à charge", *Travail, Genre et Société*, n° 6, octobre 2001, pp. 17-120.
18. Cf. LAUFER, Jacqueline ; SILVERA, Rachel (dossier coordonné par), "Femmes providentielles, enfants et parents à charge", *op. cit.* ; BIHR, Alain ; PFEFFERKORN, Roland, "Les personnes âgées dépendantes : du défi pour la politique sociale au champ aveugle de la sociologie de la famille", in : BIHR, Alain ; TANASAWA, Naoko (coordonné par), *Les rapports intergénérationnels en France et au Japon : étude comparative internationale*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2004, pp. 173-196.
19. Voir FALQUET, Jules ; MOUJOURD, Nasima, "Cent ans de sollicitude en France. Domesticité, reproduction sociale, & migration", *Agone*, n° 43, 2010, pp. 169-195 ; ROULLEAU-BERGER, Laurence, *Migrer au féminin*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, 182 p. ; FALQUET, Jules ; HIRATA, Helena ; KERGOAT, Danièle *et al.* (sous la direction de), *Le sexe de la mondialisation : genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2010, 278 p. ; FALQUET, Jules ; RABAUD, Aude ; FREEDMAN, Jane ; SCRINZI, Francesca (coordonné par), *Femmes, genre, migrations et mondialisation : un état des problématiques*, Paris : CEDREF, Université Paris Diderot – Paris 7, 2008, 280 p.

Tout semble s'être passé comme si le moindre taux de chômage des 30-50 ans s'était payé du plus fort taux de chômage des moins de 30 ans et des plus de 50 ans. La même observation peut être faite en ce qui concerne les salaires²⁰. La solidarité intergénérationnelle au niveau de l'ensemble de la société semble aujourd'hui rencontrer des limites. S'y mêlent à l'évidence aussi les rapports de classe, car ce qui est en jeu *in fine* ce sont les termes du partage des richesses produites entre la totalité des salaires (incluant par conséquent le salaire socialisé destiné entre autres à la solidarité intergénérationnelle au niveau de l'ensemble de la société) et la totalité des profits²¹, les rapports de sexe dans la mesure où les femmes assurent l'essentiel de la solidarité familiale (et parce que leurs carrières sont moins continues, elles seront les grandes perdantes du changement des règles de calcul des retraites²²) et les rapports "ethniques" ou de "race", car ce sont massivement des migrantes qui effectuent ces travaux quand ils sont externalisés hors de la famille.

Les rapports sociaux sont inscrits dans le temps et dans l'espace. Cela implique de saisir les singularités et les particularités de chaque société, voire de chaque espace social, de chaque époque, mais aussi de se placer dans la perspective de la *transformation* de ces rapports qui tous — ne l'oublions pas — à des degrés certes variables, impliquent, dans notre temps et dans notre espace, domination, discrimination, stigmatisation et, au moins dans le cas des rapports de classe et de sexe, exploitation. La diversité des conceptualisations tient au caractère multi-dimensionnel de l'oppression. L'exploitation implique qu'un groupe s'approprié les services ou les biens produits par le travail d'un autre groupe sans contrepartie équivalente. La *domination* renvoie au pouvoir exercé par un groupe sur un autre, quelles qu'en soient les formes. La *discrimination* se traduit par des droits collectifs moindres ou par un traitement individuel différencié en raison d'un préjugé. Enfin, la *stigmatisation* se traduit par une dévalorisation liée à un attribut jugé de manière négative. De plus, ces différents processus oppressifs sont le plus souvent liés entre eux. Par exemple, un rapport d'exploitation est structuré par des rapports de domination. Ces derniers peuvent privilégier diffé-

20. Cf. BAUDELLOT, Christian ; ESTABLET, Roger, *Avoir 30 ans, en 1968 et 1998*, Paris : Éd. du Seuil, 2000, 216 p.

21. Cf. KHALFA, Pierre ; CHANU, Pierre-Yves (coordonné par), *Les retraites au péril du libéralisme*, Paris : Fondation Copernic - Éd. Syllepse 2002, 184 p. (3^e éd. revue et augmentée) ; CONCIALDI, Pierre ; HARRIBEY, Jean-Marie *et al.*, *Retraites. L'heure de vérité*, Paris : Attac - Fondation Copernic - Éd. Syllepse, 2010, 172 p.

22. Cf. MERON, Monique ; SILVERA, Rachel (coordonné par), "Retraites : inégalités en tous genres !" (controverse), *Travail, Genre et Société*, n° 9, mars 2003, pp. 223-253.

rentes dimensions, par exemple matérielle ou idéale, économique ou symbolique.

Les configurations de ces rapports (de classe, de sexe, de génération, de "race"), telles qu'elles se présentent dans les différentes sociétés d'Europe occidentale ou ailleurs dans le monde, résultent toujours de productions historiques particulières²³, et malgré de nombreuses similitudes les différences sont même tout à fait considérables. Pour reprendre l'exemple des emplois de femmes de ménage et de personnels de services, on peut observer qu'à Francfort-sur-le-Main (Allemagne) ce sont principalement des femmes originaires des Balkans, notamment de l'ex-Yougoslavie, qui effectuent ces travaux, tandis qu'à Berlin ce sont des femmes originaires de Turquie.

Originalité et intérêt du concept de rapports sociaux de sexe

À partir de la fin des années 1970, l'effacement rapide des classes dans le discours sociologique et la disqualification brutale du "marxisme" dans le monde académique ont probablement permis aux conceptualisations en termes de genre sinon d'émerger, du moins d'acquérir une certaine visibilité. Une partie de ceux qui enterraient les classes proposaient en effet la prise en compte d'autres dimensions structurantes, principalement le sexe, l'âge ou la "race", qui "remplaceraient" les classes²⁴. La concomitance des deux processus au cours des années 1980 et 1990, éclipse des classes et émergence du genre, ne doit pas conduire pour autant à accepter l'idée d'une telle substitution²⁵. En effet, au cours des

23. Leonore Davidoff et Catherine Hall ont bien montré comment en Angleterre la séparation entre espace public et espace privé a été produite dans la première moitié du XIX^e siècle dans la (petite) bourgeoisie, le premier attribué aux hommes, le second aux femmes. Cette configuration historique spécifique et l'extension aux classes populaires de ce clivage permet de comprendre les caractéristiques actuelles des rapports sociaux de sexe dans ce pays, en comparaison avec l'Europe du Nord ou la France. Voir DAVIDOFF, Leonore ; HALL, Catherine, *Family fortunes : men and women of the English middle class 1780-1850*, London : Routledge Publisher, 2002 [1^{re} éd. 1987], 576 p.

24. Voir notamment GIDDENS, Anthony, *The third way : the renewal of social democracy*, Cambridge : Polity Press, 1999, 166 p., traduction française : GIDDENS, Anthony ; BLAIR, Tony, *La troisième voie : le renouveau de la social-démocratie*, Paris : Éd. du Seuil, 2002, 266 p. (préface de Jacques Delors) ; BECK, Ulrich, "Jenseits von Klasse und Stand ? Soziale Ungleichheit, gesellschaftliche Individualisierungsprozesse und die Entstehung neuer sozialer Formationen und Identitäten", in : KRECKEL, Reinhard (Hrsg.), *Soziale Ungleichheiten*, numéro spécial de *Sozialen Welt*, Göttingen : Schwartz Verlag, 1983, pp. 35-74 ; MENDRAS, Henri, *La seconde Révolution française. 1965-1984*, Paris : Éd. Gallimard, 1994, 456 p. ; FITOUSSI, Jean-Paul ; ROSENVALLON, Pierre, *Le nouvel âge des inégalités*, Paris : Éd. du Seuil, 1996, 231 p.

25. Cf. PFEFFERKORN, Roland, *Inégalités et rapports sociaux : l'éclipse des classes, l'émergence du genre*, Habilitation à diriger des recherches, Université Marc Bloch Strasbourg, 2004, 420 p.

années 1970, tant en France qu'en Grande-Bretagne par exemple, c'est parmi les militantes féministes et les sociologues influencées par ce qu'on appelait alors "le marxisme" que l'absence de prise en compte sérieuse des rapports de sexe dans l'analyse de la structure sociale a suscité les critiques les plus vives. Ce qui était visé ce sont les insuffisances de ces analyses (mais non leur inutilité). À l'époque, la plupart des tenants des analyses en termes de rapports de classe avaient en effet tendance à minorer les autres rapports sociaux si tant est qu'ils en admettaient l'existence. Ils les considéraient souvent au mieux comme des déterminants secondaires, surdéterminés en quelque sorte par les rapports de classe. C'est contre ces conceptions univoques, qui ignoraient l'oppression spécifique des femmes, que les analyses en termes de mode de production domestique, de production versus reproduction, de division sexuelle du travail puis de rapports sociaux de sexe se sont développées en France et ailleurs. Mais, il convient d'insister, ces analyses s'appuyaient sur une conceptualité marxienne, tout en subvertissant les analyses traditionnelles de la structure sociale se réclamant de Marx²⁶.

Le concept de *rapports sociaux de sexe* est l'un des acquis principaux de la sociologie critique féministe²⁷. Il est directement inspiré de celui de rapports de classe. Mais il ne désigne pas un champ de tension autonome et indépendant de ce dernier. Au contraire, il s'y articule étroitement, de manière « coextensive » ou « consubstantielle », comme l'écrit Danièle Kergoat dans différents textes. Dans une synthèse critique récente elle précise : « *La consubstantialité, c'est l'entrecroisement dynamique complexe de l'ensemble des rapports sociaux, chacun imprimant sa marque sur les autres ; ils se modulent les uns les autres, se construisent de façon réciproque [...]. La coextensivité quant à elle, renvoie au dynamisme des rapports*

26. Voir, par exemple, DELPHY, Christine, *L'ennemi principal*. Tome 1 : *Économie politique du patriarcat*, Paris : Éd. Syllepse, 1998, 293 p. Tome 2 : *Penser le genre*, Paris : Éd. Syllepse, 2001, 389 p. ; MATHIEU, Nicole-Claude, *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Éd. Côté-femmes, 1991, 291 p. ; KERGOAT, Danièle, "Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion", *Actuel-Marx*, n° 30, septembre 2001, dossier "Les rapports sociaux de sexe", pp. 85-100. Voir aussi DUNEZAT, Xavier ; HEINEN, Jacqueline ; HIRATA, Helena ; PFEFFERKORN, Roland (coordonné par), *Travail et rapports sociaux de sexe. Rencontres autour de Danièle Kergoat*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2010, 280 p.

27. Sur le concept de rapports sociaux de sexe voir KERGOAT, Danièle, "Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux : de l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation", in : BARRÈRE-MAURISSON, Marie-Agnès ; BATTAGLIOLA, Françoise ; BECCALLI, Bianca ; BORZEIX, Anni *et al.*, *Le sexe du travail : structures familiales et système productif*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1984, pp. 207-220 ; KERGOAT, Danièle, "Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe", in : HIRATA, Helena ; LABORIE, Françoise ; LE DOARÉ, Hélène ; SENOTIER, Danièle (coordonné par), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris : Presses universitaires de France, 2000, pp. 35-44 ; KERGOAT, Danièle, "Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion", art. cité.

sociaux puisque ce concept veut rendre compte du fait que les rapports sociaux se coproduisent mutuellement »²⁸.

Pour exprimer la même idée fondamentale cette sociologue a parlé aussi dans le même sens de « rapports sociaux globaux de classe et de sexe ». Le concept de rapports sociaux de sexe, développé à partir de 1980 (en connexion avec celui de *division sexuelle du travail* auquel il est étroitement lié), permet de mettre l'accent sur les dimensions matérielles de l'oppression, c'est-à-dire, pour l'essentiel, sur le travail, mais sans négliger pour autant les dimensions symboliques. Les conflits autour du travail (sous-payé ou fourni gratuitement comme dans le cas du travail domestique) sont au cœur des rapports sociaux de sexe. Mais surtout ce concept permet d'articuler les rapports de sexe et les rapports de classe. Il ne se contente pas de les penser en parallèle. Ces rapports sont inextricablement entremêlés, ils interagissent et structurent ensemble le champ social. Ils sont aussi inscrits dans l'histoire des sociétés et ont été produits dans des contextes particuliers. Ceci explique les différences parfois importantes d'une société à une autre.

L'antagonisme entre le groupe des hommes et celui des femmes s'articule avec celui qui oppose les propriétaires des moyens de production aux producteurs directs, mais il peut s'articuler aussi avec les tensions qui traversent les différentes générations ou classes d'âge, ou les différentes "races". S'exprimant dans le même sens, Cynthia Cockburn insiste dès 1981 sur la nécessité d'étudier des processus sociaux et historiques précis à l'œuvre dans l'organisation et la division du travail. Cela permet en effet de mieux repérer les connexions entre le système de pouvoir de classe et celui du pouvoir de genre : « Il s'agit d'une lutte qui contribue à la formation des individus, à la fois et simultanément en rapport avec leur classe et avec leur genre »²⁹.

Articuler les rapports de classe, de sexe, de "race", etc.

Pour donner toute son intelligibilité à chaque rapport social et pour rendre compte de la complexité du social, il est indispensable de prendre en compte l'ensemble de ces rapports entremêlés. Autrement dit, la polarisation sur les seuls rapports de classe ou le primat accordé

28. KERGOAT, Danièle, "Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux", in : DORLIN, Elsa (sous la direction de) ; BIDET-MORDREL, Annie (avec la collaboration de), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, pp. 119-120.

29. COCKBURN, Cynthia, "Le matériel dans le pouvoir masculin", *Cahiers du Genre*, n° 36, 2004, dossier "La résistance des hommes au changement", pp. 89-119 (voir p. 91).

aux rapports de classe apparaît comme aussi insatisfaisant que des études de genre qui ignoreraient classes, "races" et générations.

L'originalité du concept de *rapports sociaux de sexe* par rapport à d'autres conceptualisations (en termes de genre, notamment, ou de mode de production domestique) réside précisément, nous l'avons rappelé, dans le fait que le concept est construit explicitement en liant consubstantiellement *rapports de classe* et *rapports de sexe*. C'est aussi de notre point de vue un apport tout à fait fondamental en ce qu'il permet de renouveler en profondeur l'analyse des classes sociales, car elles sont sexuées. Plus largement encore, dans de nombreuses sinon dans la plupart des configurations, les *rapports de "race"* ou de *racisation* sont également *consubstantiellement* liés aux rapports de classe et de sexe, opposant pour l'essentiel les *Blancs* aux *non-Blancs*.

Dans un tout autre contexte, aux États-Unis, l'émergence du *black feminism* à partir du début des années 1980 a également conduit à la production d'analyses transversales, mais croisant principalement cette fois sexe et "race", en termes d'« *intersectionnalité* »³⁰. Les animatrices de ce courant insistaient sur le fait que les discours féministes et antiracistes contemporains n'ont pas su repérer les « *points d'intersection* » du racisme et du patriarcat. La juriste Kimberlé Crenshaw distingue l'*intersectionnalité structurelle* et l'*intersectionnalité politique*³¹. La première prend en compte le positionnement des femmes de couleur, à l'intersection de la "race" et du genre, qui rend leur expérience concrète de la violence conjugale, du viol et des mesures pour y remédier qualitativement différente de celle des femmes blanches. La seconde dénonce la marginalisation de la question de la violence contre les femmes de couleur induite par les politiques féministes et antiracistes. Cependant, ces analyses en termes d'*intersectionnalité* — ou d'entrecroisement — ignoraient, et continuent le plus souvent à ignorer, jusqu'à aujourd'hui, les rapports de *classe*.

Suivant les objets de recherche ou les contextes, la génération, l'ethnicité ou la "race", ou encore la localité (selon des échelles variables)

30. DORLIN, Elsa, "De l'usage épistémologique et politique des catégories de 'sexe' et de 'race' dans les études sur le genre", *Cahiers du Genre*, n° 39, 2005, pp. 83-105 ; DORLIN, Elsa (sous la direction de) ; BIDEZ-MORDREL, Annie (avec la collaboration de), *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, 313 p. ; BILGE, Sirma, "Théorisations féministes de l'intersectionnalité : débats et approches", *Diogenes. Revue internationale des sciences humaines*, n° 225, janvier-mars 2009, pp. 158-176.

31. Voir notamment CRENSHAW, Kimberlé Williams, "Mapping the margins : intersectionality, identity politics and violence against the women of color", *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, 1991, pp. 1241-1299, traduit en français (partiellement) : "Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur", *Cahiers du Genre*, n° 39, 2005, pp. 51-82.

sont des variables structurantes tout aussi centrales. Elles doivent alors être articulées de manière pertinente avec les rapports de classe ou de sexe³². Les travaux français ont confirmé au cours des dernières années la réalité de différentes formes de discrimination visant, outre les femmes, certaines autres catégories de populations stigmatisées en fonction de leur "origine" — réelle ou supposée — ou de leur apparence physique. Cette discrimination s'observe tout particulièrement dans l'accès au logement et à l'emploi. La discrimination reposant sur des fondements racistes vise principalement les jeunes gens d'origine maghrébine ou africaine et plus les garçons que les filles. Même à diplôme équivalent et la profession du père étant comparable, ils connaissent un risque bien plus élevé de rester à l'écart de l'emploi que les jeunes d'origine européenne³³. La prise en compte dans la construction des "données" statistiques de la variable ethnique, liée à l'origine des individus, a dès lors souvent été évoquée dans le débat public³⁴.

Dans les pays anglo-saxons, en premier lieu aux États-Unis et au Royaume-Uni, la variable "ethnique" ou "raciale" est mobilisée systématiquement pour construire des informations statistiques, officielles ou non³⁵, dont les limites et les insuffisances sont cependant nombreuses. Elles ont notamment été mises en évidence au Royaume-Uni par l'évaluation des résultats du recensement (*Census Validation Survey*) réalisée immédiatement après celui-ci. Par exemple, la classification utilisée ne permet pas aux personnes métissées, ou à leurs enfants, d'être identifiés correctement. La prise en compte de la variable ethnoraciale dépend aussi fortement de la localisation géographique, de l'âge, du sexe ainsi que de l'origine ethnoraciale précise des individus. L'objectivation de variables ethniques, voire raciales, risque enfin de durcir tant les représentations que les pra-

32. Voir, par exemple, RIGONI, Isabelle ; SÉHILI, Djaouida (dossier coordonné par), "Femmes dans la migration", *Migrations Société*, vol. 17, n° 99-100, mai-août 2005, pp. 65-246. Différentes contributions de ce numéro se situent à l'entrecroisement des rapports de sexe et des rapports de "race" et montrent que la prise en compte des phénomènes migratoires contribue à repenser les rapports sociaux de sexe, et inversement.

33. Voir notamment, dans une littérature considérable, BATAILLE, Philippe, *Le racisme au travail*, Paris : Éd. La Découverte, 1997, 266 p. ; BATAILLE, Philippe, "Racisme institutionnel, racisme culturel et discriminations", in : DEWITTE, Philippe (sous la direction de), *Immigration et intégration : l'état des savoirs*, Paris : Éd. La Découverte, 1999, pp. 285-293 ; BOUTELDJA, Houria (entretien avec), *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 25, n° 3, octobre 2006, dossier " Sexisme, racisme et postcolonialisme", pp. 4-93 ; DELCROIX, Catherine, "Entre volonté de s'en sortir et discrimination, une trajectoire éclairante", *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 26, n° 3, 2007, pp. 82-100.

34. Cf. BLUM, Alain, "Comment décrire les immigrés ? À propos de quelques recherches sur l'immigration", *Population*, vol. 53, n° 3, mai-juin 1998, pp. 569-588.

35. Cf. LASSALLE, Didier, "La généralisation progressive du recueil de statistiques ethniques au Royaume-Uni", *Population*, vol. 53, n° 3, mai-juin 1998, pp. 609-630.

tiques privilégiant ce critère. En même temps, elle peut conduire à une lecture ethnique du social et en premier lieu des rapports de classe.

Il convient ici de ne pas oublier les nombreux travaux qui ont montré que l'origine ethnoraciale n'était pas un critère déterminant dans un grand nombre de situations sociales. Souvent, en effet, les variations observées qui semblaient à première vue être en rapport avec l'origine culturelle ou ethnique sont en réalité déterminées par d'autres facteurs. L'"origine" masque souvent des inégalités de classe. En France, mais aussi dans les autres pays européens, les différences de réussite scolaire entre les enfants étrangers ou d'origine étrangère (dont les parents ont généralement immigré) et les autres enfants sont totalement gommées dès lors que la comparaison se fait à catégories sociales équivalentes, par exemple en comparant dans chaque groupe les enfants d'ouvriers³⁶. Toutes les comparaisons entre élèves français et étrangers de même origine sociale montrent en effet des taux de réussite similaires. La plus grande prudence s'impose donc afin d'éviter de tomber dans une lecture ethnique des inégalités de classe. Une telle lecture conduirait à une régression au niveau de l'analyse sociologique et risquerait à terme de durcir les oppositions "ethniques" notamment dans la mesure où les identités des uns et des autres seraient davantage assignées que choisies.

L'exemple de la Malaisie est là pour nous mettre en garde. Dans ce pays la structure sociale n'a plus été pensée à partir de 1969 qu'à travers le prisme de la seule ethnicité. Or, les rapports "ethniques" y sont étroitement entremêlés aux rapports de classe, dont l'effet sur la répartition des revenus est prédominant, mais reste masqué tant qu'on en reste à l'opposition entre Malais et Chinois (et Indiens)³⁷. Mais ce sont les catégories "ethniques" qui sont utilisées en permanence dans les enquêtes. La polarisation exclusive sur les variables "ethniques" ou "raciales" (ou dans d'autres situations les classes d'âge ou les générations) expose au risque d'en rester ou d'en revenir à la naturalisation de la catégorie ethno-raciale.

36. Voir notamment ZÉROULOU, Zaïhia, "La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation", *Revue Française de Sociologie*, vol. 29, n° 3, juillet-septembre 1988, pp. 447-470 ; VALLET, Louis-André ; CAILLÉ, Jean-Paul, "La scolarité des enfants d'immigrés", in : VAN ZANTEN, Agnès (sous la direction de), *L'école : l'état des savoirs*, Paris : Éd. La Découverte, 2000, pp. 293-301 ; BRINBAUM, Yaël ; KIEFFER, Annick, "Les scolarités des enfants d'immigrés de la sixième au baccalauréat : différenciation et polarisation des parcours", *Population*, vol. 64, n° 3, juillet-septembre 2009, pp. 561-610.

37. Cf. LAFAYE de MICHEAUX, Elsa, "La mise en question de l'usage des catégories ethniques dans l'analyse des inégalités de revenus en Malaisie", communication présentée au *Forum de la régulation*, Grenoble, 9 octobre 2003.

Construire des marges de liberté et d'action

Une approche en termes de rapports sociaux, tels que nous les avons définis, permet d'éviter les impasses des approches structuralistes. C'est son insistance sur la « reproduction » qui explique pourquoi la conceptualisation développée par Pierre Bourdieu dans *La domination masculine* tend à inscrire cette domination dans l'éternité³⁸. Elle existerait partout et toujours, dans toutes les sociétés et à toutes les époques. Elle relèverait *in fine* d'une nécessité ontologique, sans qu'on puisse entrevoir la possibilité d'agir à son encontre. D'une manière plus générale, l'attention ainsi portée à ce qui ne change pas peut empêcher de penser le changement. Les rapports sociaux se produisent, se reproduisent et se transforment sans cesse en lien les uns avec les autres, y compris à travers les actions réciproques les plus ténues.

Commentant le potentiel critique des réflexions développées par Henri Lefebvre, Pierre Macherey précise : « *Ce qu'il faut comprendre, c'est donc en quoi le possible, au lieu de se placer en alternative au réel, lui est consubstantiellement uni : c'est le réel qui projette en avant de lui-même ses possibles, sans décider à l'avance lesquels de ceux-ci seront réalisés* »³⁹.

Une approche en termes de rapports sociaux permet de prendre en compte le possible et de comprendre le changement, puisque, dans une perspective dialectique, il s'agit de penser *en même temps* comment les sujets, hommes et femmes, suivant leur place dans les rapports de classe, suivant leur âge et leur "race", sont contraints structurellement et sont façonnés, au niveau et dans l'espace où ils se trouvent, par les rapports sociaux ; et comment ces mêmes êtres humains, par leur activité, individuelle et surtout collective, par leurs interactions permanentes, peuvent construire des marges de liberté et d'action leur permettant de déplacer ces mêmes rapports⁴⁰.

Nous concluons avec Pierre Macherey qui, au terme d'une belle étude consacrée à Georg Simmel, écrivait : « *Rien dans la société n'est jamais acquis, ni pour les individus, ni pour la collectivité qui, à travers les plus humbles manifestations de sa cohésion réelle ou mythique — des goûts et des modes de pensée partagés, des rites célébrés en commun, des habitudes*

38. BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris : Éd. du Seuil, 1998, 142 p.

39. MACHEREY, Pierre, *Petits riens : ornières et dérives du quotidien*, Bordeaux : Éd. Le Bord de l'eau, 2009, 361 p. (voir p. 309).

40. Cf. CARDON, Philippe ; PFEFFERKORN, Roland, avec la collaboration de KERGOAT, Danièle, "Introduction. L'individuel, le collectif, les rapports sociaux de sexe", in : CARDON, Philippe ; KERGOAT, Danièle ; PFEFFERKORN, Roland (sous la direction de), *Chemins de l'émancipation et rapports sociaux de sexe*, Paris : Éd. La Dispute, 2009, pp. 11-43.

de vie devenues machinales, etc. — révèle une essentielle fragilité, au point de vue de laquelle tout est à craindre, mais aussi tous les espoirs sont permis, étant déjà amorcé le processus de transformation du monde social dont rien ne permet d'affirmer qu'il doit aller dans un sens plutôt que dans un autre »⁴¹.



41. MACHÉREY, Pierre, "Simmel et la socialisation", in : MACHÉREY, Pierre, *Petits riens : ornières et dérives du quotidien*, Bordeaux : Éd. Le Bord de l'eau, 2009, pp. 154-155.